



UNE ANNÉE AU WIKO KRZYSZTOF POMIAN

Krzysztof Pomian, né à Varsovie en 1934. A étudié (1952–57), enseigné et soutenu ses thèses de doctorat (1965) et d'habilitation (1968) à la faculté de Philosophie de l'Université de Varsovie. Privé en 1968 de son poste d'enseignant à cause de ses prises de position hostiles à la politique du régime, il émigre en France en 1973. Il y fait toute sa carrière au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), tout en enseignant à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), à l'École du Louvre, à l'Université de Genève et dans d'autres universités étrangères. Il est à présent directeur de recherche émérite au CNRS et professeur émérite à l'Université Nicolas Copernic à Toruń (Pologne). Depuis janvier 2001, il est aussi directeur scientifique du Musée de l'Europe à Bruxelles. En tant que philosophe, il s'intéresse principalement aux problèmes de la connaissance. En tant qu'historien, il travaille sur l'histoire de la culture européenne, en particulier sur l'histoire de l'histoire ainsi que sur l'histoire des collections et des musées. Ecrits en polonais et, depuis 1973, principalement en français, ses livres et articles ont été traduits en une quinzaine de langues. Publications récentes en français : *Des saintes reliques à l'art moderne. Venise-Chicago, XIIIe–XXe siècle* (2003) ; *De l'Europe-monde à l'Europe dans le monde* (2004, en collaboration avec H. Dupuis) ; *Ibn Khaldûn au prisme de l'Occident* (2006) ; *La révolution européenne 1945–2007* (2008, en collaboration avec E. Barnavi). – Adresse : 120 avenue Saint-Exupéry, 92160 Antony, France. e-mail : kpomian@gmail.com

Depuis plusieurs années, je travaille à une histoire des musées dont le titre (provisoire) dit assez bien l'orientation : *Le Musée : une histoire mondiale*. De cette histoire, ont déjà été rédigées les trois parties qui traitent respectivement de la période italienne des musées

(XVe–XVIIIe siècle), de la traversée par le musée des Alpes et de sa propagation en Europe occidentale (XVIIe–XVIIIe siècle), de l'impact international de la Révolution française et des guerres de la République et de l'Empire (1790–1850). Je suis arrivé au Wiko pour y faire avancer la partie consacrée à la période allant de l'Exposition universelle de Londres (1851) à la Première Guerre mondiale, pour l'étude de laquelle un séjour à Berlin était particulièrement souhaitable. En effet, c'est de la Scandinavie, de l'Angleterre et de plus en plus de l'Allemagne que sont venues dans la seconde moitié du XIXe siècle de nombreuses innovations qui ont fait passer le musée de son Ancien à son Nouveau Régime. Il s'agit notamment de nouveaux types de musées (musées des arts décoratifs, musées d'histoire, musées des sciences et des techniques, musées d'ethnologie nationale dont les musées de plein air), de l'entrée dans les musées des disciplines scientifiques déjà constituées ou en voie de constitution, ce qui a entraîné un reclassement des collections, de la professionnalisation du personnel. Il s'agit aussi de la démocratisation du musée devenu plus accessible car plus répandu et plus proche par son contenu de la vie des gens ; cela concerne plus spécialement les musées locaux. Et il s'agit de la mise des musées, à des degrés variables selon les pays, au service de l'idéologie nationale. L'énumération n'est pas limitative.

La partie du livre que je suis en train de rédiger, est divisée en trois grands ensembles consacrés respectivement à trois aires culturelles entre lesquelles se répartit le continent européen : à l'Europe occidentale dont on prend en compte au besoin les divisions internes et les particularités nationales ; à l'Europe centrale ou médiane (de la Finlande, en passant par les Pays Baltes, la Pologne, les Pays Tchèques et l'Autriche, jusqu'au Royaume de Hongrie y compris la Slovaquie et la Croatie) ; à l'Europe de l'Est (principalement à la Russie). A l'intérieur du premier, l'approche typologique qui traite les musées selon leur contenu est combinée avec le respect de la chronologie et, le cas échéant, des spécificités politiques des Etats. A l'intérieur du deuxième, l'histoire des musées combine la géographie avec l'ordre chronologique ; un chapitre à part est consacré à l'histoire du musée juif. A l'intérieur du troisième, c'est l'ordre chronologique qui domine, mis à part la digression sur les Balkans.

L'ensemble consacré à l'Europe centrale ayant été terminé à l'été 2010, je me suis attaqué dès mon arrivée au Wiko aux musées de Russie, en profitant des importants fonds russes des bibliothèques allemandes. Cet ensemble qui traite l'histoire des musées en Russie depuis la *Kunstkamera* de Pierre le Grand jusqu'à la Première Guerre mondiale, est concentré surtout sur l'Ermitage, la Galerie Tretiakov, le Musée Russe et le Musée

Pouchkine, sans oublier la multiplication des musées dans l'espace entier de l'Empire des Romanov, Sibérie et Asie centrale comprises. Il a été entièrement rédigé dès l'hiver 2011, ce qui m'a permis de m'atteler à la rédaction du morceau le plus difficile : celui sur l'Europe occidentale.

De cet ensemble, ont été rédigés les chapitres sur les musées dans le sillage des expositions universelles, sur les musées des arts décoratifs, sur les innovations danoises concernant les musées d'histoire (s'agissant de l'Europe occidentale, c'est le seul cas où il a fallu prendre à part les musées d'un pays), sur les musées dynastiques et militaires, sur les musées des héros culturels et les musées locaux. Les chapitres sur les musées d'archéologie et sur les musées d'ethnologie sont largement avancés. Tout aussi importante pour l'avenir est l'accumulation des documents qui me permettront de terminer rapidement ces deux chapitres et de travailler, en ne sortant que peu de chez moi, aux trois derniers prévus dans cette partie (sur les musées d'art, sur les musées d'histoire naturelle, sur les musées des sciences et des techniques).

En lien direct avec mon livre, j'ai rédigé trois textes : un article consacré à la restitution des biens culturels, une conférence sur les défis auxquels les musées sont confrontés à présent et mon intervention au séminaire de mardi qui servira de base à l'introduction du livre. Pour être complet, je mentionnerai en outre sept conférences prononcées au cours de mon séjour au Wiko : au Bode-Museum (sur l'histoire des musées en Europe centrale), au Studienkolleg zu Berlin (« Europe as a Museum Object »), au département d'histoire de l'art de l'Université de Bonn (« Museum's present Challenges »), au Congrès des musées à Turin (empêché d'y assister, j'ai envoyé le même texte refait qui a été lu en mon absence), au Einstein Forum de Potsdam (« On Time »), au Centre Marc Bloch (sur l'année 1989), au séminaire d'histoire de l'Université de Princeton à Berlin (« Problems with European Memory »).

Productif – beaucoup plus qu'auraient été les mêmes dix mois n'importe où ailleurs –, le séjour au Wiko était, en plus, très enrichissant et tout autant agréable. Enrichissant d'abord sur le plan humain grâce aux collègues que pour la plupart je ne connaissais pas avant ; les conversations avec eux m'ont rendu proche des situations qui jusqu'alors paraissaient lointaines et parfois m'ont fait prendre conscience de choses auxquelles jusqu'à maintenant je ne pensais pas. Enrichissant aussi sur le plan intellectuel. Le travail de longue haleine sur un sujet, surtout quand il est aussi énorme que le mien, confine à terme à la monomanie. Les séminaires du mardi étaient un excellent antidote à cette tendance ; ils ouvraient sur d'autres sujets et élargissaient les horizons.

Enrichissant encore sur le plan culturel. Je pense en premier lieu aux cours d'allemand qui m'ont non seulement permis d'améliorer la connaissance de la langue, mais m'ont fait connaître les auteurs contemporains que je n'aurais pas osé aborder il y a encore un an et certaines dimensions de l'Allemagne d'aujourd'hui auxquelles je ne me serais peut-être pas spontanément intéressé. Je pense ensuite à Berlin que je connaissais déjà pour y être venu depuis 1986 à plusieurs reprises. Mais c'étaient de courts séjours qui ne laissaient que peu de temps pour visiter. Cette fois j'habitais à Berlin, ce qui change la perception de la ville en permettant de découvrir des lieux et des aspects qu'un touriste pressé ne voit pas. *Mutatis mutandis*, cela vaut plus généralement pour l'Allemagne. Nous y sommes venus plusieurs fois, ma femme et moi, surtout dans le sud et l'ouest ; nous avons maintenant complété notre image du pays par Dresde et Weimar.

Je pense aussi à la musique de Toshio Hosokawa et à tous les concerts entendus à Berlin. Et à tous les musées visités ou revisités, en particulier à la visite de l'Altes Museum en compagnie de son ancien directeur Wolf-Dieter Heilmeyer, suivie par une autre, dans le trésor de ce musée, où nous avons pu, François Lissarrague et moi-même, admirer, grâce à Mme Gertrud Platz, les pierres gravées du baron de Stosch dont la description par Winckelmann a été un de premiers livres sur lequel je suis tombé, il y a quarante ans, quand je commençais à m'intéresser aux collections, sans imaginer même la place que l'étude de ce phénomène prendra dans ma vie d'historien et dans ma vie tout court.

Je termine ce bilan rapide par la rencontre, grâce à Yehuda Elkana, d'Alexandre Polzin – de l'homme et de l'œuvre, que nous avons pu voir, ma femme et moi, dans son studio où il a bien voulu nous introduire. Cela nous a conduits sur la Potsdamer Platz devant son monument à Giordano Bruno dont le supplice reste associé par le poème de Czesław Miłosz au Ghetto de Varsovie en train d'être liquidé par les nazis. Rares sont les œuvres contemporaines qui, comme les sculptures de Polzin, sont marquées à un tel degré par l'histoire du XXe siècle, travaillées à tel point par les souvenirs, pas seulement allemands, et exprimant avec une telle force la souffrance des victimes de la terreur et de l'extermination. La découverte de ces sculptures fut pour moi un événement artistique exceptionnel.

J'ai dit que mon séjour au Wiko était non seulement productif mais en plus très enrichissant et tout autant agréable. J'ajouterai qu'il était à ce point productif parce qu'il était enrichissant et agréable. Ce dernier mot est faible, toutefois, pour qualifier cette étrange ambiance d'amitié et de générosité que je ne crois pas avoir rencontrée ailleurs.

Il existe, d'autres l'ont déjà dit, un « esprit du Wiko » auquel contribuent toutes les personnes qu'on y fréquente et qu'il faudrait donc remercier une à une. Je me limiterai ici au personnel de la bibliothèque. J'ai travaillé dans nombre d'endroits. Nulle part, dans des conditions comparables à celles qu'on a au Wiko et dont font éminemment partie la gentillesse et le sourire. Il est tentant, en parlant du Wiko, d'empiler des superlatifs. Je ne dirai, pour terminer ce rapport, qu'une chose. D'habitude, j'ai changé des lieux sans regrets, en pensant moins à ceux que je quittais qu'à l'avenir qui m'attendait. La nostalgie n'était pas mon fort. Je crains que cette fois il en soit autrement.